

ANCIEN TESTAMENT

RÉVISIONS – 6. LÉVITIQUE

B.1 Jusqu'ici dans ce cours on a vu :

- 1) d'abord Amos, Osée et Isaïe, i.e. des hommes qu'on appelle prophètes, intervenir dans des capitales ou des sanctuaires royaux d'Israël et de Juda, au milieu du 8^e siècle, pour recentrer la société palestinienne sur la foi en Yahvé et sur la justice;
- 2) ensuite, un autre groupe, composé probablement de Lévites – gardiens de sanctuaires ruraux, spécialistes des techniques oraculaires, prédicateurs du yahvisme (lois apodictiques) et juges des cas qui leur étaient référés (lois casuistiques) – produire une synthèse homilétique et législative nouvelle (Dt);
- 3) puis, les fonctionnaires d'Ézéchias (cf. Pr 25,1) intervenir à leur tour dans la crise qui secouait leur peuple en éditant un ou plusieurs recueils de proverbes, populaires et savants, et en commençant à réorienter les traditions de sagesse en direction de la grande tradition yahviste, d'abord épique et éthique, et désormais de plus en plus prophétique;
- 4) il reste à voir comment les prêtres de Jérusalem ont participé à la réforme : ce que l'on va faire en examinant le Lévitique, dont les éléments les plus anciens (Lv 17-26 – Loi de sainteté) ont été mis par écrit au cours du 8^e s. avant Jésus-Christ.

B.2 Dans le Lévitique sont contenues des traditions concernant :

- 1) les sacrifices,
- 2) les prêtres,
- 3) et, par implication, le temple, dont il est question en détail en Ex 25-40,
- 4) les règles concernant le pur et l'impur,
- 5) des prescriptions diverses sur la famille, le repos et le travail, les dettes et la rémission,
- 6) le calendrier des fêtes,
- 7) l'idée de sainteté.

On va réfléchir ici sur quelques-uns de ces points et s'efforcer de ressaisir l'attitude spirituelle de la corporation sacerdotale de Jérusalem et de l'antique tradition qu'elle continue.

B.3 Le système culturel qu'on peut appeler sacré, sacerdotal, sacrificiel ou cultuel, a pris forme à l'époque néolithique (vers 5000 av. J.-C.), en même temps que l'invention de l'agriculture et de l'élevage et avec la formation des sociétés paysannes. Il reprend sans doute bon nombre des éléments diffus des traditions antérieures paléolithiques, mais il les organise en un ensemble nouveau qui a été suffisamment cohérent et bienfaisant pour durer environ sept millénaires. En effet, plusieurs historiens soutiennent que ce n'est que dans la modernité et d'abord en Occident que s'est faite une sortie du néolithique paysan et rural. En fait, les institutions de ce système culturel et les habitudes de pensée et les manières d'agir qui leur correspondent subsistent encore aujourd'hui en un grand nombre de régions du globe, dans les régions les plus reculées de l'Occident, dans les quartiers pauvres des villes, et jusque dans l'inconscient des classes sociales les plus scolarisées. L'analyse de quelques passages du Lévitique est donc de nature à nous éclairer aussi sur nous-mêmes.

B.4 Une bonne manière de comprendre, ne fût-ce que très partiellement, le système sacrificiel consistera ici à mettre en série les mots suivants : hébreu *minha* (offrande, oblation), grec *thysia* (fumigation), latin *sacrificium* (transfert de quelque chose au sacré).

La coutume des offrandes de nourriture et de boisson peut remonter à de très anciennes pratiques où les vivants s'appliquaient à rester en contact symboliquement avec les parents décédés en leur réservant, comme lorsqu'ils vivaient avec les leurs, une part du repas commun : riz, lait, vin, sang, etc. Les libations dans la terre supposent une représentation de la "patrie" (terre des pères) comme du lieu où sont les ancêtres. En Israël, cette pratique a été réorientée vers Yahvé et l'on a conservé la crudité de l'expression (Lv 3,18; 17,5s.11). Il s'agit donc d'un rite de communion avec les défunts, ou plutôt peut-être avec le principe de la vie. Mais il existe aussi en Israël un autre rite qu'on peut qualifier de communion (*shelamim* : communion ? paix?): ici aussi il y a partage de nourriture, mais, originellement, il peut s'agir d'un repas de réconciliation entre vivants, par exemple lorsqu'un groupe a été lésé par un autre, et que, en compensation, on offre au groupe allié un animal de viandes à manger ensemble.

ANCIEN TESTAMENT

RÉVISIONS – 6. LÉVITIQUE

Le mot grec *thysia*, que la LXX emploie pour traduire des mots hébreux signifiant ce que les Latins appellent sacrifice, est de même racine que *thymos*, qui signifie fumée. Or la fumée monte vers le ciel, et cette façon de nommer un rite semble supposer que l'offrande, ou la partie de l'offrande qui est brûlée, s'adresse à des êtres que l'imagination se représente comme résidant, non dans la terre, mais quelque part là-haut, et elle s'adresse non plus à des ancêtres mais à des dieux, i.e. selon l'étymologie, à des célestes, lesquels à l'origine devaient être de grands hommes héroïsés, solarisés (identifiés au Soleil-Héros), et dont on disait qu'ils étaient au ciel. Dans ces civilisations, les offrandes ne sont plus surtout végétales mais animales et on doit avoir affaire à des éleveurs et à des pasteurs guerriers, i.e. à la civilisation des maîtres (*HerrenKultur*). La crémation y est plus importante que l'inhumation, et le ciel plus que la terre. L'holocauste hébreu ('*ola*: "monter") doit remonter ainsi à une très ancienne coutume des hautes civilisations du Proche-Orient ancien : il est commun à la Grèce et à la civilisation cananéenne pré-israélite.

Le Latin *sacrificium* implique un autre ensemble de représentations. Comme *sacer* et *sanctus* désignent des lieux séparés, que *fanum* désigne un sanctuaire, que *profanus* qualifie quelque chose comme ce qui est écarté du sanctuaire (pro = *porro*, loin) et donc déségré, on comprend le sens du mot latin comme l'acte par lequel on consacre. i.e. on fait passer quelque chose dans le lieu saint avant de l'en éloigner. Ainsi la consécration précède la désécration, le profane est postérieur au sacré, il résulte de la profanisation de ce qui a été sacré et retourne à l'usage après avoir pris sens à l'intérieur du système théiste de représentation. Le lieu où les choses sont consacrées n'est plus le sous-sol et la terre des trépassés ni le ciel des héros et des dieux, mais le cercle de pierre (*gilgal*), le haut lieu où se trouve la pierre (autel) sur laquelle on immole les animaux. Comme il y a des gardiens de ce lieu réputé saint, qu'il y a des manières traditionnelles de faire l'abattage rituel, que c'est là une affaire de spécialistes, les permanents du sanctuaire sont devenus des sacrificateurs ou immolateurs attirés, et ils se sont réservés une part des animaux sacrifiés. Et comme les rites varient selon les sanctuaires, que la centralisation du culte décidée par Ézéchias, puis Josias, puis les prêtres de Jérusalem, entraînait aussi la censure des rites autres que ceux du seul sanctuaire autorisé, et que, cependant, des desservants des sanctuaires locaux ont été employés au temple de Jérusalem et qu'ils ont été naturellement enclins à suivre les rites qu'ils avaient longtemps pratiqués, et que les prêtres jugeaient que ces rites étaient déviants et déplaisaient au dieu qui réside dans le temple, à cause de tout cela on s'explique que, surtout après l'exil, le sacrifice pour le péché et le sacrifice de réparation aient pris une telle importance. Il s'agissait en fait d'imposer une manière de faire de préférence à toute autre, et les "péchés" pour lesquels on offrait le '*asham* étaient surtout des fautes rituelles, des manquements aux rubriques. Mais la spiritualité qui va peu à peu se dégager de cette pratique va être de plus en plus caractérisée par le sentiment de culpabilité, l'angoisse et l'obsession de la pureté. Le génie des prêtres a été de faire servir le système sacrificiel lui-même à la déculpabilisation comme on le dira ci-après.

- B.5 Pour mieux comprendre le système culturel, et cette fois en tant que sacerdotal, il sera utile encore une fois de mettre quelques termes techniques en série. Le mot hébreu (*kohen*) qui équivaut à ce qu'en français on appelle le prêtre, n'a pas d'étymologie et ne peut nous éclairer sur sa signification ancienne. Mais le mot grec (*hiereus*), qui est mis pour *isireus* et dont la racine signifie chaleur, peut être compris par son rapprochement avec le mot qui signifie guérir et celui qui désigne le médecin : *iaomai*, *iatros*; or il existe une ancienne médecine qui consiste à guérir par la chaleur. Le "prêtre" grec qu'on appelle *hiereus* est donc un ancien chamane ou guérisseur qui procédait par réchauffement (cf. Élie). D'autre part, le mot grec *pres-by-tès* (latin *presbyter*, d'où le français prêtre) renvoie à une société pastorale ; en effet, le *pres-by-tès* est celui qui se tient devant (*pres-*) les bœufs (*-by-*). Le mot désigne donc la position de guide ou celle de celui qui officie devant les autres. Enfin, le latin *sacerdos* désigne celui qui rend les choses sacrées, qui les reçoit dans le lieu saint où est censée résider la divinité, ce qui suppose l'existence de sanctuaires permanents.

En bien des endroits du Proche-Orient ancien, dans ce que nous faisons entrer dans la catégorie du sacerdoce, ont été intégrées ainsi des fonctions anciennes: paléolithiques, comme celle du chamane guérisseur; néolithiques, comme celle du pasteur; chalcolithiques, comme celle des sacrificateurs d'animaux¹. Mais le système sacerdotal a intégré aussi d'autres fonctions, comme celles de devins ou oracles, de gardiens donc d'objets sacrés et surtout

¹ Proche Orient ancien :
Paléolithique – chamane, guérisseur
Néolithique – pasteur
Sacrificateur d'animaux
} Sacerdoce

ANCIEN TESTAMENT

RÉVISIONS – 6. LÉVITIQUE

gardiens de sanctuaires, de juges de seconde instance (après le tribunal à la Porte), de conteurs d'exploits attribués au dieu du lieu plutôt qu'à des héros locaux, de prédicateurs d'une morale supra-familiale et supra-tribale, bref ethnique.

En Israël, le sacerdoce a bien des traits communs avec les civilisations du Proche-Orient ancien : divination, oracle, juge, gardien, prédication, sacrifice, chant. Qu'il suffise de souligner ici la tension qui existe dans le Lévitique entre "les fils d'Aaron les prêtres" et "le prêtre" (Lv 1,3-11 et 12-17). Une interprétation consiste à dire qu'il s'agit, dans le cas des Aaronides, d'une entente survenue en exil ou peu après entre les descendants de Sadoc et ceux d'Ebyathar. Une autre (celle de Frank Moore Cross) voit plutôt une opposition entre les Aaronides de Mambré et de Béthel et les "Mosaiïdes" de Nob et de Silo, qui aura été reportée ensuite à l'époque de l'exode et exemplarisée dans un conflit entre Aaron et Moïse (Veau d'or et Arche d'alliance). En tout cas, ce sont ces Aaronides qui ont rendu possible, après l'exil, une nouvelle manière pour un Israël désormais réduit à une seule tribu, de continuer la grande et vénérable tradition yahviste et de garder opérationnelle la prédication des prophètes.

- B.6 Saint signifie séparé, et le mot se dit des lieux, des temps et des personnes. En fait, lieu, temps et personnes forment un système aux éléments interdépendants (cf. les "circonstances"). Un sanctuaire est un centre du monde où, à différents moments de l'année, des prêtres célèbrent, pour chaque divinité qui y est honorée, le "jour du dieu Untel" (*festus dies* : jour du dieu). Mais si lieu, moment et personnes sont distingués du reste, i.e. saints et sacrés, à plus forte raison le dieu qu'on y vénère. Aussi, peut-être, à la suite d'Isaïe (lequel reprend peut-être une tradition liturgique, cependant), a-t-on de plus donné à Yahvé le qualificatif de Saint et de Très Saint (*Trisagion* : superlatif). Aussi a-t-on en outre redéfini les parties les plus secrètes, les plus séparées du temple de Jérusalem : au lieu de *Hékal*, on s'est mis après l'exil à parler de Saint, au lieu de *Debir*, on a dit Saint des Saints. Mais on est allé plus loin. On a généralisé l'idée de sainteté en l'étendant à tous les Israélites et en la fondant sur la sainteté de Yahvé lui-même. Israël doit être un peuple séparé, saint, mis à part par Yahvé, non pour lui-même et son salut, mais pour être la lumière des nations, **le sacrement de la sanctification de tous**, de la mise de l'humanité entière à part de la mort. Mais de telles exigences étaient concrètement impraticables, et la loi faisait abonder le péché. Les prêtres ont tourné cette difficulté en réorientant tous les sacrifices vers le temple, en leur donnant comme type **le sacrifice de l'holocauste qui est tout entier offert à Yahvé**, mais aussi en actualisant l'idée de pardon par la fête annuelle des Expiations, qui est postexilique (*Yom Kippour*). Yahvé devient ainsi de plus en plus un être miséricordieux, qui exige beaucoup et dont la bonté est sans limite pour ceux à qui il ne donne que progressivement le moyen de faire ce qu'il demande.
- B.7 Les prêtres ont su tirer parti aussi de très vieilles interdictions, tabous et prohibitions qui distinguaient minutieusement les choses et les gestes en purs et impurs. Ainsi, si les animaux purs sont ceux qui peuvent être offerts en sacrifice et mangés et, par assimilations à ceux-là, ceux qui correspondent au type des oiseaux, poissons ou bestiaux purs, la raison paraît en être qu'on **a voulu inculquer au peuple dans la vie quotidienne l'idée qu'ils devaient se comporter autrement que les peuples au milieu desquels il vivait et qui mangeaient de ces animaux** (cf. en particulier le porc). En s'abstenant d'en user et ainsi de manger avec les étrangers, on évitait un grand nombre d'occasions de les entendre, de connaître leurs idées et leurs pratiques qui les auraient détournés de concentrer leur attention sur le seul Yahvé, sur le souvenir de ses merveilles, sur ses exigences actuelles et sur l'espérance du Jour où il manifesterait sa puissance aux yeux de toutes les nations. Il y a donc une rationalité à ces règles, pour nous si bizarres et que Lv 11-16 détaille avec complaisance. Cette raison est celle d'une pédagogie spirituelle, d'une discipline de la mémoire et de l'imagination, et peut-être de cette sorte d'exercice des gymnastes qui consiste à reculer pour mieux sauter.